

Djihad, pièce et outil pédagogique

Terrorisme, djihadistes en Syrie, débat sur l'islam... La tragi-comédie d'Ismaël Saïdi, à l'affiche à Paris et dans toute la France, est régulièrement rattrapée par les événements. Pour son auteur, l'œuvre est d'abord une ode à la tolérance.

« C'est toujours l'histoire de cette pièce depuis ses débuts, elle est rattrapée tout le temps par l'actualité. » Quelques jours avant qu'Ismaël Saïdi, auteur de la comédie *Djihad*, ne nous accueille dans les loges du théâtre Lepic à Montmartre, quatre policiers ont été tués à la préfecture de police de Paris. Télescopage malencontreux pour évoquer sa pièce ? L'auteur belge d'origine marocaine, policier durant quinze ans, y est habitué.

L'actualité dramatique frappe sans prévenir. Bien sûr, il y a eu des « pics » : Charlie Hebdo, l'Hyper Cacher et Montrouge, « trois semaines seulement après le lancement de la pièce à Bruxelles » fin 2014. Puis les attentats du 13-novembre 2015 à Paris, l'aéroport de Bruxelles le 22 mars 2016. Ceux-là et tous les autres. Autant d'impacts forts sur la « vie » de la pièce, sur sa visibilité, sur son exposition, ou sa



Ismaël Saïdi (à gauche) s'interroge : « Comment peut-on grandir avec autant de haine pour son pays ? » Document remis

critique.

Auteur et ex-policier

Ismaël Saïdi dit « partager la douleur ressentie à la PP » après l'attaque à la préfecture de police de Paris le 3 octobre dernier par un de ses employés informaticien. « Ça montre aussi qu'une personne de confession musulmane, de couleur et handicapée peut avoir des responsabilités dans notre société, à un endroit stratégique. Malgré toute l'horreur, ce crime est un pied de nez à ceux

qui parlent de racisme d'État. » Le metteur en scène, dont la mère de ses trois enfants est encore policière, n'a jamais eu sa langue dans sa poche. Ni sur scène, ni dans la vraie vie.

À lui seul, le titre de sa pièce peut faire peur. *Djihad* intrigue, effraie. Cette comédie se concentre sur le parcours de trois djihadistes, trio de « pieds nickelés » en partance vers la Syrie. « Pourquoi des trentenaires, apparemment intégrés, décident du jour au lendemain de se rendre sur un terrain de

guerre pour tuer, et envisager de revenir pour tuer ici ? Comment peut-on grandir avec tant de haine pour son pays ? »

« J'outrepasse mon rôle »

Ce sont quelques-unes des questions qu'Ismaël Saïdi s'est posées en écrivant et en mettant en scène cette pièce en 2014, année où de plus en plus de ressortissants belges et français ont rejoint les rangs de l'organisation État islamique.

Soutenue par les politiques belges, la pièce a été déclarée

officiellement « outil pédagogique » et « d'utilité publique ».

Le quadragénaire se mue ainsi en médiateur, conservant la combinaison orange – type prisonnier de Guantanamo – de la fin de spectacle. « J'outrepasse mon rôle, et je l'assume, même si je ne suis pas un plan de prévention à moi tout seul », glisse-t-il. Après une tournée-marathon, Ismaël Saïdi affiche son optimisme avec ces Français qui « recourent le tissu social ».

Musulman de « culture judéo-chrétienne », passé par l'école catholique à Bruxelles, il s'interroge sur les « méfaits » du clientélisme, du communautarisme, critique les imams radicaux qu'on laisse prêcher, « le déni des musulmans » voire « leur capacité à se victimiser ».

Dans la pièce, lorsque des coups de feu retentissent, un sentiment de malaise peut saisir le spectateur. L'auteur le reconnaît : « C'est parfois une mise en abyme complètement dingue. » Il cite l'exemple de cette représentation donnée en septembre 2016 devant 180 rescapés du Bataclan. D'autant « plus dure », dit-il, qu'il prend en otage la salle et que sur scène, il garde son prénom Ismaël, le même que l'un des terroristes du Bataclan. Un écho saisissant.

Xavier FRERE